



Théâtre Gérard Philipe
Centre dramatique national de Saint-Denis
Direction: Jean Bellorini

Un Instant

D'APRÈS *À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU* DE **Marcel Proust**
MISE EN SCÈNE **Jean Bellorini**

EXTRAITS REVUE DE PRESSE

(en date du 23 novembre 2018)

Théâtre : « Un instant » suspend le cours du temps

Au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène des fragments de « La Recherche », de Marcel Proust.

Par Joëlle Gayot Publié aujourd'hui à 07h59, mis à jour à 07h59

Article réservé aux abonnés



Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière dans « Un instant », d'après Proust, mis en scène par Jean Bellorini au Théâtre Gérard-Philipe (Saint-Denis). PASCAL VICTOR / ARTCOMPRESS

Merveilleuse sensation que l'on vit trop rarement au théâtre : à peine la représentation que signe Jean Bellorini s'achève-t-elle qu'on aimerait qu'elle recommence sur-le-champ pour repartir cheminer calmement en compagnie de Marcel Proust, dont l'écriture trace les courbes qu'arpentent les acteurs Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière.

Etonnant couple que celui formé par ces deux comédiens. Elle est l'aînée, la grand-mère de substitution qui leste le spectacle du poids de son vécu. Son récit croise les pages de *La Recherche*. Ils'y fond, s'y dissout peu à peu. Ce n'est pas que Proust soit cannibale, mais parlant de lui, il convoque le monde. Il est universel.

Dédales de la remémoration

L'actrice raconte, en guise de préambule, son histoire personnelle. Anamnèse laborieuse. Avec l'âge, la mémoire défaille. Il faut l'insistance de son camarade de jeu, mi-confident mi-psychanalyste, pour que reviennent les détails du passé : l'exil loin du Vietnam natal, l'arrivée ubuesque dans la campagne berrichonne, et l'absence de sa mère. Hélène Patarot, qui a travaillé avec Peter Brook et Simon McBurney, capte le regard. Son visage est un paysage.

Face à elle, Camille de La Guillonnière, jeune comédien et complice de longue date de Jean Bellorini, impose la note proustienne avec une netteté remarquable. Sa voix, dont le timbre métallique est adouci par une légère fêlure, est une invitation à suivre en souplesse les dédales de la remémoration. L'acteur, concret, précis, rebondit de virgule en virgule et va de point en point sans jamais quitter la piste des mots de l'auteur. Solidement rivé à ses phrases, il ne s'égare jamais. Nous non plus. **Tout invite au vagabondage, à une déambulation dont ne se privent d'ailleurs pas les interprètes**

La phrase proustienne, cet impeccable déroulé grammatical qui prend le lecteur par la main pour l'entraîner dans les méandres des souvenirs et les hypnotiques vertiges de la langue, se matérialise dans le corps des acteurs. De fond en comble, elle investit aussi la scène. L'espace est impressionnant. Entre les murs lézardés du théâtre, des chaises par dizaines s'empilent les unes sur les autres quand elles ne s'élèvent pas vers les cintres, totems qui vivent leur vie propre. Suspendu dans les airs également, une sorte de pigeonier. C'est la chambre du narrateur, son refuge, l'autre de sa mémoire.

Enfin, devant, proche du public, une aire de jeu comme un jardin d'enfants. Deux bancs rouges y sont installés. Tout invite au vagabondage, à une déambulation dont

ne se privent d'ailleurs pas les interprètes qui vont paisiblement jusque dans les coulisses, disparaissant puis réapparaissant aux yeux des spectateurs. Voir ou entendre, c'est égal et, au fond, c'est normal, nous nous trouvons en terre littéraire.

Madeleines obsessionnelles

Jean Bellorini, concepteur de la scénographie, crée de l'air. La parole va au pas d'une marche déliée. Elle circule sans que rien l'entrave. Elle se propulse jusque dans nos têtes, où elle poursuit ses enjambées. Là, elle active l'imaginaire. Le charme opère. Le musicien Jérémy Perret, présence discrète, accompagne à la guitare la promenade des mots et leur cortège de sentiments. Il fait corps avec une mise en scène au cordeau que n'effraie pourtant pas le surplus d'émotion. Parfois le pathos menace, mais Jean Bellorini veille au grain et se tient à bonne distance. Il le frôle sans s'y abandonner, ne confond pas sensiblerie et sensibilité.

Ce qu'on entend nous mène au bord des larmes. Prélevées par bouffées avisées dans des épisodes d'*A la recherche du temps perdu* (*Du côté de chez Swann, A l'ombre des jeunes filles en fleurs, Le Côté de Guermantes, Sodome et Gomorrhe, Le Temps retrouvé* irriguent le spectacle), les séquences se succèdent : l'évocation de la grand-mère de Proust qui dormait tout près de la chambre, le bruit des ongles du petit garçon grattant la nuit venue sur la mince cloison, l'image de sa mère dont il espérait chaque soir le baiser, et de nouveau cette grand-mère chérie dont l'écrivain réalisa, un an après sa mort, qu'elle n'était plus et que l'oubli, enfin, pouvait faire son travail. Les chagrins du jeune Marcel, ses réminiscences ravivées, ses madeleines obsessionnelles, entrent en beauté dans le théâtre.

On ressent physiquement l'inextricable de l'instant : son poids qui le dispute à sa friabilité

Mais ce qui frappe surtout, au-delà de la rationalité et du sens, c'est cette conscience tragique de l'éphémère qui taraudait le romancier et nous gagne à notre tour. On ressent physiquement l'inextricable de l'instant : son poids qui le dispute à sa friabilité. Si le théâtre est un écrin qui enserre, de sa première à sa dernière minute, un temps qui naît, s'écoule puis meurt, alors le spectacle est, de ce temps

périssable, le splendide et serein enterrement. Serein, car, le lendemain, tout va recommencer au Théâtre Gérard-Philipe. On le sait et on aimerait en être.

Jean Bellowini pose avec *Un instant* un acte fort. En convoquant Proust et en donnant au temps le temps de s'énoncer, il fait effraction dans les rythmes fous de l'époque. Sa représentation est un goutte-à-goutte de présent pur, un suspens dans le quotidien. L'artiste vient de se hisser à la hauteur des grands, c'est-à-dire de ceux pour qui le théâtre est une communion de la chair et de l'esprit.

Un instant, mise en scène : Jean Bellowini. Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 9 décembre.

Joëlle Gayot

/ critique / Tendresse Proustienne

20 novembre 2018 / dans À la une, Béziers, Caen, Marseille, Perpignan, Saint-Denis, Théâtre / par Stéphane Capron



Un instant Jean Bellorini photo Pascal Victor/ArtComPress

Jean Bellorini nous plonge dans l'œuvre gigantesque de Proust, A la recherche du temps perdu, avec Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière, en extirpant les passages consacrés à l'enfance. Ils sont mêlés aux propres souvenirs d'Hélène Patarot. Un beau moment d'émotion.

Avec le temps de **Léo Ferré** installe la nostalgie sur le plateau, dans l'immensité de la scénographie ; une grande salle des fêtes déserte et encombrée par des dizaines de chaises empilées ou suspendues dans les airs. La chambre de Camille, le narrateur, est elle aussi suspendue à court. *Un instant*, ce sont des fragments de vie liés à l'enfance. Ceux racontés par Proust dans son œuvre emblématique, et ceux plus personnels de la vie d'**Hélène Patarot**. Pour entrer dans l'écriture de Proust, Jean Bellorini a proposé à la comédienne de se mettre à nue. L'actrice raconte à Camille de La Guillonnière, narrateur et médecin qui l'aide à reconstruire sa mémoire, ses souvenirs de petite fille. Son départ d'Indochine avec sa famille, sa séparation avec ses trois frères puis son placement dans sa famille nourricière dans le Berry. Ils se tiennent la main, puis se baladent, bras dessus, bras dessous dans la salle, disparaissant par moment derrière le gradin.



Hélène Patarot dans Un Instant photo Pascal VictorArtComPress

Ce nouveau spectacle de Jean Bellorini est un double hommage. A Proust bien sûr, dont la beauté des extraits choisis peut donner envie en se (re)plonger dans cette œuvre immense, et à Hélène Patarot. Quelle actrice, quel parcours impressionnant dans l'histoire du théâtre français. Elle a été de l'aventure du *Mahabharata* de Peter Brook, elle a joué sous la direction de Simon Mac Burney et de Vanessa Redgrave. Et avec Camille de La Guillonnière, qui a été de pratiquement toutes les productions de Jean Bellorini, elle forme un couple d'une grande tendresse. Tous les deux nous bercent dans un voyage nostalgique qui interroge la mémoire de chacun.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

UN INSTANT

D'APRÈS À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU DE Marcel Proust

MISE EN SCÈNE Jean Bellorini

Avec Hélène Patarot, Camille de La Guillonnière

Musicien Jérémy Peret

Adaptation Jean Bellorini, Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot |

Scénographie et lumière Jean Bellorini | Costumes et accessoires Macha Makeïeff

| Création Sonore Sébastien Trouvé | Assistanat à la scénographie Véronique Chazal

Production Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Coproduction Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, TKM Théâtre Kléber-

Méleau, Renens, Théâtre de Caen, La Criée – Théâtre national de Marseille.

durée : 1 h 40

Théâtre Gérard Philipe

14 Novembre 2018 – 9 Décembre 2018

du mercredi au samedi à 20 h, dimanche à 15 h 30

relâche le mardi

- les 14 et 15 décembre 2018, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg
- du 8 au 27 janvier 2019, TKM-Théâtre Kléber-Méleau, Renens (Suisse)
- du 13 au 16 mars, La Criée, Théâtre national de Marseille
- les 20 et 21 mars, Théâtre de l'Archipel, Scène nationale de Perpignan
- les 26 et 27 mars, Théâtre de Caen
- les 4 et 5 avril, Hérault Culture, Domaine départemental de Baysan, Béziers

Le Figaro- Blog

le 15 novembre 2018

Jean Bellorini, à la recherche d'une certaine vérité

Par [Amelle Hériot](#)

Avec Camille de La Guillonnière et Héliane Patarot; le metteur en scène présente au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis un spectacle intitulé "Un Instant", plongée dans l'œuvre de Marcel Proust, du côté de la mélancolie et des interrogations sur l'au-delà...

"J'aurais voulu faire constater aux sceptiques que la mort est une maladie dont on revient".... Ces sont les derniers mots de cette lente plongée au cœur de "A la recherche du temps perdu" de Marcel Proust.

Il ne s'agit pas d'une adaptation de plus -au cinéma comme au théâtre, il y en a eu beaucoup.

Il s'agit d'un travail **extrêmement personnel**, très étonnant et audacieux, un travail conduit par Jean Bellorini, qui signe également la mise en scène, Camille de La Guillonnière, inséparable des travaux sur Hugo ou Rabelais, un intellectuel aigu, un artiste hypersensible, un homme de théâtre rare, et par Héliane Patarot, qui, étrangement, se gisse ici avec sa propre histoire de jeune enfant quittant vers trois ou quatre ans l'Indochine, après Dien Bien Phû...



Photo Pascal Victor

Dans un **espace immense** avec une pièce accrochée au-dessus du vide, et traversée d'une échelle, l'espace immense évoquant une église à cause des **centaines de chaises** qui y sont remisées et qui, plus tard, en murs mobiles, impressionnants, fonctionneront comme des sculptures de lumière et de bois... dans cet espace, une heure quarante-cinq durant, musique, son, musicien en direct, Jérémy Péré, et deux protagonistes, un homme jeune, Camille, une femme un peu

plus aînée, Hélène, s'emparent de fragments de l'œuvre immense et ne nous en distillent que des extraits, sans chercher à en faire un récit trop uni.

C'est un moment envoûtant que l'on passe. Pas facile. Rien ici n'est fait pour être brillant et tapageur comme sont souvent les adaptations de "La Recherche" : on retient les belles soirées mondaines, les belles personnes, les plumes, les bijoux, les mots d'esprit, des personnages hors du commun.

Ici, on descend dans l'âme. On descend dans la pénombre.

Il faut se laisser porter. On reparlera plus longuement et comme il le mérite de ce "spectacle". Mais on voulait que cela se sache vite...

*Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, jusqu'au 9 décembre. Lundi au samedi, 20h00; dimanche 15h30. Relâche mardi.
Jusqu'au 9 décembre. Tel : 0148 13 70 00*

www.theatregerardphilippe.com

PROUST À SAINT-DENIS

à la demande

CRÉATION Jean Bellorini dévoile une pièce poétique et intime, très réussie, d'après « A la recherche du temps perdu »

Un instant ★★☆☆

Bien sûr, il faudrait des mois sinon des années pour bien lire ou relire *A la recherche du temps perdu*, ce roman en forme d'ivoire déployé sur sept tomes avec ses phrases longues comme des sentiers de montagne. Peu importe. *Un Instant*, le bien nommé, créé par Jean Bellorini au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, qu'il dirige et où il a déjà adapté d'autres sommets de la littérature (Dostoïevski, Rabelais, Hugo), est un miracle en soi, une délicate madeleine.

À sa manière, évidemment condensée (moins de deux heures), il délivre une vision intense et immédiate du chef-d'œuvre de Marcel Proust: sa musique, son parfum, ses fantômes et ses sinuosités. Il nous glisse dans un espace-temps indicible dont le théâtre a le pouvoir, ici, de restituer la prodigieuse amplitude, le prégnant imaginaire. Sur scène, un entrelacs de vieilles chaises en bois restitue l'atmosphère surannée d'une France qu'il ne tient qu'à nous de sortir du grenier. De même, on se penche sur ce roman-fleuve, on épanche son trop-plein de mots et sa mémoire confuse, ou pas...

Audace imprévue

Dans la peau du narrateur, deux comédiens alternent vastes monologues et douces conversations, ravivent le temps perdu de Combray, Swann, Guermantes. L'un (Camille de La Guillonnière) cultive sa vague ressemblance avec l'écrivain, l'autre pas du tout: Hélène Patarot est née dans l'Indochine des années 1950. Sa présence surprend d'autant plus que,

à la langue de Proust, la formidable comédienne enlance ses souvenirs personnels, joyeux ou tristes. Enfant briguebalée d'une Asie lointaine à la France profonde, elle fut, comme l'écrivain, une « petite souris » en manque de mère. Ces informations inattendues n'empêchent pas le plus clair du spectacle d'être dit dans la langue exacte de la Recherche. Elles en propulsent le charme indicible, la puissance évocatrice.

« Cette approche s'est imposée lors de répétitions, lorsque Hélène nous a raconté son histoire, explique Jean Bellorini. Dès lors, tout s'est inversé. *L'âme de Proust, sur laquelle on enquêtait, est devenue le moteur, la chambre d'écho de ses souvenirs à elle.* » Une audace imprévue qui confère sa charge de poésie vivante, universelle et atemporelle à ce spectacle délicat qui abonde notre rapport à l'enfance et à la mort. Et donc au temps qui emporte tout, avec en guise de refrain cette sentence: « Car aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur. »

En ressuscitant la grand-mère, les parents et les peurs enfantines de l'écrivain, les divers extraits choisis transcendent l'art du récit et le portent vers l'évidence du jeu, de la scène. Littéralement « sensationnel », ce montage de textes nous plonge au cœur de la métaphysique proustienne. « C'est qui m'intéresse ici, c'est d'entrer par la petite porte pour atteindre le cœur du roman, ainsi que l'autre qui se cache en nous, précise le metteur en scène. On délaisse l'aspect mondain pour se concentrer sur l'histoire très concrète qui inverse l'œuvre entière: celle d'un exil de soi. En jouant sur la frontière où l'on bascule de la langue de Proust à la langue de soi, j'ai cherché un passage... » Et il l'a trouvé. ●

ALEXIS CAMPION

Jusqu'au 9 décembre au TGP de Saint-Denis, puis en tournée. 1h45.

Camille de La
Guillonnière et
Hélène Patarot.
PASCAL VICTORY/
ARTCOOPRESS



LE CAUARD LUCHAÏNÉ

21/11/18.

Le Théâtre

TOUCHÉ. Touché on ne sait pour quoi, sur le moment. Peut-être parce qu'on n'a jamais approché Proust aussi intimement sur une scène, sans costumes d'époque, ni mondanités, ni évocation du vieux monde d'avant la Grande Guerre. Mais, peut-être, ailleurs que dans ses livres ne nous a-t-il ainsi renvoyés en miroir à notre enfance, à nos mémoires, à nos grand-mères, à notre mort prochaine. Ces terribles peurs d'enfant, cette terreur d'être abandonné par la mère, ne serait-ce qu'une heure, de ne pas recevoir d'elle le dernier baiser avant la nuit, qui fait inventer à Marcel un strata-gème inouï d'audace, qu'il se remémore avec délices, et avec cette délicatesse des sentiments qu'on lui connaît, cette ardeur à se souvenir de cette soirée-là et d'en retracer le moindre événement, tout cela ne nous renvoie-t-il pas à nos propres souvenirs ? C'est alors qu'ils rejaillissent, que tout devient madeline, ainsi ces trois petits coups sur la cloison entre les deux chambres pour rassurer l'autre...

Un instant (A la recherche de l'enfance perdue)

Un immense espace en demi-teinte, qu'occupent seules les chaises en bois entassées les unes sur les autres, ici et là, comme si elles faisaient cimetières. Une échelle qui donne sur une chambre minuscule, suspendue dans le vide, et elle-même vide, avec juste un mur d'un beau rouge profond, qu'éclairait une fenêtre par laquelle jaillit la lumière -- comme chez Vermeer. Une fois de plus, Jean Bellorini réussit ce tour de magie : composer un décor simple et fort, qui frappe l'œil et l'enchante. Mais tout est enchantement, ici...

A droite de la scène, discret dans sa pénombre, le guitariste Jérémy Parret glisse en douceur, parfois, quelques arpèges. Dans le cimetière de chaises, un homme et une femme se parlent. Camille de La Guillonnière ne dit que les mots de Proust, avec sa diction si particulière, un rien

Berry, et que, évoquant sa grand-mère, ses souvenirs se mêlent à ceux de Proust, et que tous les spectateurs, on est prêt à le jurer, se mettent alors à leur tour à penser à leur grand-mère et à faire remonter les souvenirs.

Et vient la scène de la mort : « *Je ressortis et regardai ma grand-mère, qui était perdue seule.* » On s'essuie les yeux. Bientôt tout va s'éteindre. Avec le temps, va, tout s'en va, sauf les souvenirs...

Jean-Luc Porquet

© Au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis.

L'instant retrouvé de Jean Bellorini

LES ECHOS [Vincent Bouquet](#) / Journaliste | Le 16/11 à 17:30



Exhumées par Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière, les réminiscences du passé parviennent à bouleverser l'instant présent. Pascal Victor/ArtComPress

**Au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis,
le metteur en scène s'installe dans la
fabrique proustienne des souvenirs et
entremêle, avec une délicatesse infinie,
des fragments de « A la recherche du
temps perdu » avec le passé de sa
comédienne Hélène Patarot.**

Tels les deux corps d'un même roi littéraire, il existe deux Proust. Côté pile, s'affiche l'écrivain mondain, critique acerbe des salons aristo-culturels de son temps, de ces soirées organisées par le « monde » décadent des Guermantes et des Verdurin, [auquel Krzysztof Warlikowski s'était brillamment intéressé dans « Les](#)

Français » ; côté face, se cache un Marcel de l'intime, capable de se reconnecter, en quelques pages ou quelques lignes, à un passé révolu, d'en convoquer les sensations avec une acuité qui le fait tendre vers l'universalité. C'est à ce génie-là, hors norme, que Jean Bellorini a choisi de se consacrer.

Après son adaptation des « Frères Karamazov », le jeune metteur en scène s'est lancé à la conquête d'un autre monument littéraire. Il est allé piocher dans « A la recherche du temps perdu » les fragments les plus sensibles, s'est aventuré du côté de chez Swann ou de Guermites pour restituer l'heure du coucher « à contrecœur » et la maladie, le déclin, puis la mort de la grand-mère, s'est emparé de « Sodome et Gomorrhe » pour sonder les intermittences du cœur et les mystères d'Albertine, s'est plongé dans « Le Temps retrouvé » pour explorer les rapports de l'écrivain avec la mort - et conclure par cette sublime chute : « *J'aurais voulu faire constater aux sceptiques que la mort est une maladie dont on revient.* » Assemblées, ces bribes forment un tout cohérent, une plongée dans la fabrique proustienne des souvenirs où la finesse du style n'a d'égale que la beauté des sentiments.

FANTASME DU RÉVOLU

Exhumées par Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière, ces réminiscences du passé parviennent à bouleverser l'instant présent. Leur performance à la justesse et à l'intensité croissantes dilate encore davantage le temps qu'à la lecture. Ces sensations qui n'auront duré, souvent, qu'une fraction de seconde sont sublimées par cette distorsion analytique en mesure de les étirer sur plusieurs minutes. Rarement aura-t-on touché aussi précisément du doigt le conflit fécond entre la réalité du vécu et le fantasme du révolu.

Avec une délicatesse infinie, dans un décor où l'amas de chaises vides symbolise, tout à la fois, la persistance des moments passés et l'omniprésence de l'absent, Bellorini va plus loin et applique la mécanique proustienne au passé de sa comédienne. Originnaire d'Indochine, d'où elle est partie lorsqu'elle était enfant pour venir habiter dans le Berry, Hélène Patarot revisite notamment l'épisode de la madeleine, devenue de la nourriture vietnamienne. Au sortir de cet hommage à l'intime, ne subsiste qu'une seule envie : se (re)plonger dans l'oeuvre de Proust. Histoire de pouvoir faire revivre nos morts, le temps d'un instant.

UN INSTANT

d'après « A la recherche du temps perdu » de Marcel Proust, mise en scène Jean Bellorini.

Saint-Denis, théâtre Gérard-Philipe (01 48 13 70 00), jusqu'au 9 décembre, puis en tournée. Durée : 1 h 45.

[@VincentBouquet](#)

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

LA TERRASSE 23/11/18

THÉÂTRE - CRITIQUE

Un Instant



D'APRÈS MARCEL PROUST / MES JEAN BELLORINI

Publié le 23 novembre 2018 - N° 271

S'inspirant d'*A la recherche du temps perdu*, Jean Bellorini crée *Un Instant* au Centre dramatique national de Saint-Denis. Entre résurgences de souvenirs et introspections existentielles, le metteur en scène nous convie à un rêve de théâtre.

A la question « *qu'est-ce que le théâtre ?* », le metteur en scène Jean Bellorini répond qu'il s'agit pour lui de « *ce qui apparaît de manière invisible dans une*

certitude commune, partagée entre les acteurs et les spectateurs ». Ce territoire à la fois intime et collectif, impalpable et, à bien des égards, énigmatique, est composé de multiples imaginaires. L'imaginaire des interprètes, bien sûr, des auteurs et des metteurs en scène, mais également celui des spectateurs qui peuvent eux aussi inventer à partir de ce qui leur est adressé depuis le plateau. C'est cette expérience sur le mystère que constitue l'entrelacement du particulier et de l'universel que nous propose de vivre le très beau spectacle actuellement présenté par le directeur du Centre dramatique national de Saint-Denis dans son théâtre. Un spectacle tout en sensibilité et en glissements poétiques, qui puise dans l'univers littéraire de Marcel Proust, mais aussi dans l'existence de la comédienne Hélène Patarot, pour arpenter les sentiers de la mémoire, de l'enfance, des rêves, du deuil et des rémanences émotionnelles...

De Combray au Vietnam

Plongée au sein d'un espace-temps déployant nébulosités et évanescences, *Un Instant* joue de silences, de lenteurs, dévoile un entrelacs de paysages mentaux nous menant du Combray de Marcel Proust au Vietnam d'Hélène Patarot. La présence pleinement concrète, étrangement magnétique de la comédienne pourrait résumer à elle seule le charme envoûtant qui plane sur cette création. Face à elle, Camille de La Guillonnière trouve lui aussi la voie d'une évidence mâtinée de délicatesse. Au sein d'une scénographie monumentale de Jean Bellorini, les deux interprètes (accompagnés du musicien Jérémy Peret) n'usent d'aucune hyperbole, se tiennent à distance de toute forme de volontarisme ou d'artifice. Ils nous font face, sobrement, disparaissent puis reviennent devant nous, de plain-pied avec la profondeur des cheminements théâtraux dont ils tracent les contours. Ces cheminements sont parfois l'occasion de rendez-vous avec soi-même. Faisant la synthèse, pour reprendre les mots de Proust, « *de la survivance et du néant* », ils laissent par instants resurgir des éclats de notre propre passé, nos propres souvenirs, viennent alors éclairer de manière troublante notre propre intériorité.

Manuel Piolat Soleyamat

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2013

RUE DU THÉÂTRE .EU



9002,009002,00900297642954..463804388650127360.



[imprimer](#)

AA+ | AA- |

Critique - Théâtre - Saint-Denis

Un Instant

Deux papillons de la mémoire

Par **Noël TINAZZI**



Noël TINAZZI Paris

Contact

Publié le 23 novembre 2018

Au TGP de Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène des épisodes de « A la recherche du temps perdu », de Marcel Proust, qui ont trait au travail de la mémoire. Avec maestria, les deux acteurs dialoguent sur le passé en réveillant des souvenirs chers.

Pas évident de faire de l'oeuvre si singulière de Marcel Proust un objet de théâtre. La mission paraît d'autant plus impossible que le style de l'écrivain, avec ses phrases longues et tortueuses, ses façons de laisser libre cours à la voix intérieure si personnelle qui l'habite, semblent absolument irréductibles à la scène. Surtout si les morceaux choisis ne concernent pas des dialogues ou des épisodes de la vie mondaine que l'écrivain s'amusait à raconter dans « À la recherche temps perdu », ce qui serait une facilité que s'interdit Jean Bellorini.

Sur le papier, la solution proposée par le metteur en scène laisse sceptique. Sur la scène, elle apparaît finalement la meilleure possible. Elle consiste à faire dialoguer deux acteurs, chacun des deux incarnant et racontant une histoire propre. Une dame âgée et un jeune homme qui, aux deux extrémités de la vie, évoquent le même travail de restitution du passé, elle avec ses mots propres, lui avec ceux de Proust comme si c'était les siens.

Posée sur un parquet, la scène est encombrée d'amas de chaises entassées qu'on imagine comme un enchevêtrement de neurones. Au dessus, suspendue en porte-à-

faux sur le vide, une grosse boîte à laquelle on accède par une échelle; c'est la chambre de l'écrivain, celle de son enfance, dans la maison familiale de vacances à Combray, ou celle du boulevard Haussmann, à Paris, un cocon qu'il avait fait capitonner pour mieux s'isoler du monde et travailler à son œuvre. Tout le spectacle va consister en un va-et-vient entre ces deux lieux et entre la parole de chacun de ces deux acteurs, tels deux papillons voletant de concert et butinant sur les champs fleuris du souvenir, accompagnés par la guitare de Jérémy Péret.

A main gauche, se tient Hélène Patarot, délicieuse conteuse, qui joue une vieille dame souffrant visiblement de troubles de la mémoire. Elle tente laborieusement de se remémorer des épisodes de son passé de petite fille émigrée du Viet Nam, son arrachement à sa grand-mère sur le bateau qui l'amenait dans ce pays mystérieux et lointain, la France. Suivront quantité d'autres souvenirs tirés du néant. Dont la savoureuse visite de sa mère dans la maison d'accueil où elle avait été placée, dans le Berry.

Travail d'archéologue

A main droite, le très élégant Camille de la Guillonnière aide la vieille dame avec beaucoup de bienveillance, comme un thérapeute, dans ce travail d'excavation de la mémoire. Il connaît son histoire, elle la lui a déjà racontée. Lui est mieux armé qu'elle pour effectuer ce travail d'archéologue. Depuis sa plus tendre enfance, il a pris l'habitude de traquer le processus mystérieux du souvenir, ses liens avec ce qu'il appellera « les intermittences du cœur », il en a fait le sujet même de son œuvre-fleuve, s'attachant à décrire avec une précision maniaque l'instant de la révélation.

La souffrance quotidienne associée à l'heure du coucher qui entraîne la séparation d'avec sa mère; la séparation (définitive cette fois) avec sa grand-mère, terrassée après « une attaque », et quantité d'autres, irrésistiblement drôles ou infiniment tristes, qui à la faveur d'une sensation ressurgissent soudain du passé.... Ces épisodes et les différents acteurs qui les traversent, Camille de la Guillonnière les retrace avec maestria, se démultipliant en plusieurs personnages.

Au bout de presque deux heures de spectacle, on regrette que cette conversation s'arrête, on voudrait prolonger indéfiniment ces instants privilégiés qui suspendent la marche temps...



Pascal Victor/ArtcomPress

LES INROCKS SCENES

**Quelques instants de Proust,
"La Recherche" de Jean
Bellorini au Théâtre
Gérard-Philippe**

23/11/18 16h00

ABONNÉ



PAR Fabienne Arvers

Une délicate opération de prélèvement où la mémoire se construit et, déjà, se déforme, se diffracte et s'invente.

Du continent littéraire que constitue *A la recherche du temps perdu* de Proust, Jean Bellorini a prélevé un motif, telle une séquence sonore soumise aux variations qu'apporte l'interprète qui la joue.

Un filot où se condensent les souvenirs d'enfant du narrateur, joué par Camille de La Guillonnière, et ceux de l'actrice Hélène Patarot. Le leitmotiv d'*Un instant*, c'est bien sûr la mémoire, et son corollaire, l'oubli ou la déformation subie par les

souvenirs quand on veut les ranimer, les rappeler à soi et les partager.

Une mémoire qui se cabre, se réfugie dans l'oubli

Dans la pénombre du plateau, on distingue une mansarde suspendue au-dessus d'un empilement extravagant de chaises qui emplissent tout l'espace. Un amoncellement qui évoque une cathédrale abandonnée ou la trace matérielle, tangible, des instants innombrables où l'écrivain a couché sur la feuille ce qui subsiste en lui du "*calendrier des faits*" et de "*celui des émotions*".

"*Avec le temps, va, tout s'en va...*" : la voix de Léo Ferré accompagne l'ouverture du spectacle où les extraits de *La Recherche* se trament avec le récit d'Hélène Patarot, racontant son départ à 4 ans d'Indochine, sa famille d'adoption dans le Berry. Une mémoire qui se cabre, se réfugie dans l'oubli, et finalement se réanime en se frottant aux souvenirs du jeune Marcel.

En choisissant d'axer *Un instant* sur "*l'enfance, le deuil et le surgissement de la mémoire*", Jean Bellorini touche du doigt avec délicatesse aux fondations de la mémoire qui, de l'enfance, a gardé le goût du jeu, de l'imagination et de la réinvention d'un réel qui toujours nous échappe, sauf à le rattraper dans les mailles d'un récit.

Fabienne Arvers

Un instant d'après "A la recherche du temps perdu" de Marcel Proust, mise en scène Jean Bellorini, avec Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot. Jusqu'au 9 décembre, Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis ; en tournée jusqu'en avril 2019